

Michael Walzer

« La défense d'une démocratie radicale »

Ce grand philosophe américain enseigne à Princeton, dans l'Institute for Advanced Study et dirige la revue *Dissent*. Il a longtemps cheminé avec l'œuvre d'Orwell, à laquelle il a consacré l'un des chapitres de sa célèbre étude sur la critique sociale au XX^e siècle.

Quel socialiste était Orwell? Était-il, selon vous, une préfiguration de l'intellectuel antitotalitaire tel que vous l'avez célébré dans *La Critique sociale au XX^e siècle*?

MICHAEL WALZER. Orwell était par-dessus tout un socialiste démocratique. Il était certainement un intellectuel antitotalitaire, décidé à sensibiliser les gauchistes britanniques aux dangers du stalinisme.

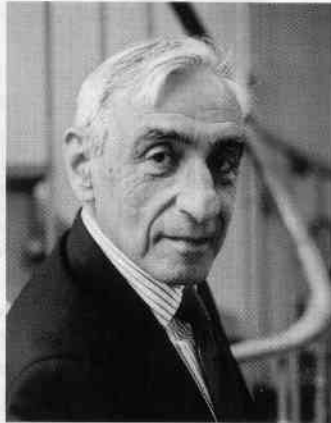
Mais, surtout, il a détesté chaque arrangement du « roman » gauchiste avec le pouvoir, chaque absolution de la dictature, chaque version de l'élitisme avant-gardiste. Aujourd'hui, j'en suis sûr, il serait l'ennemi des gauchistes qui idolâtrèrent les autocrates populistes comme Hugo Chávez au Venezuela ou des islamistes radicaux comme Ahmadinejad en Iran.

Vous soulignez sa réticence à se définir en fonction du clivage droite-gauche. Est-ce la caractéristique de son socialisme?

Je ne pense pas qu'il aurait eu la moindre difficulté à se qualifier lui-même de gauchiste, bien qu'il n'ait pas beaucoup apprécié ses camarades gauchistes. Son socialisme a été étroitement associé à la culture ouvrière britannique et, aussi, aux aspects de la culture bourgeoise représentée, par exemple, par un auteur comme Charles Dickens. Orwell a pensé que le socialisme était compatible avec les formes de reproduction culturelle; donc, il était acerbe envers les gauchistes qui prétendaient que le socialisme exigeait en revanche une grande rupture historique, la création d'un « homme nouveau ». Il avait foi dans une politique de gauche susceptible d'être portée par des hommes et des femmes ordinaires. Une politique ne réclamant pas d'avant-garde et pourtant capable de produire une société largement améliorée.

Pourquoi était-il furieux de la récupération de son œuvre par les conservateurs?

Je crois que *La Ferme des animaux* et *1984* ont été conçus comme des critiques « internes » à la gauche. Ils étaient destinés à un public de la gauche britannique, dont les membres avaient échoué à prendre la mesure de ce qui était arrivé en Europe au mitan du XX^e siècle. Ces gens n'ont pas compris l'horreur; en conséquence, leur politique était non seulement innocente, mais fragile. On a dû leur faire comprendre que le totalitarisme requérait de la gauche une opposition résolue, véhémence. Que des conservateurs aient utilisé ses livres comme un argument dirigé contre les gauchistes ni



Michael Walzer en 2004.

HANNAH/OPALE

assez féroces ni assez antitotalitaires, Orwell le savait, mais il n'en était pas satisfait. Ce qu'il refusait, c'était d'être instrumentalisé. Il n'a pas souhaité donner à son antitotalitarisme résolu un quelconque qualificatif. **Estimait-il que la « décence » britannique était trop fragile?**

La décence, à ses yeux, n'est pas faible, mais elle ne constitue pas une politique suffisante. Elle n'est pas un programme. Ce que suggère Orwell, c'est un respect pour les sentiments et les croyances des gens ordinaires; il exerce son soupçon à l'encontre de tout pouvoir coercitif, particulièrement quand celui-ci est dans les mains d'une oligarchie, d'un petit nombre d'individus; il

est également animé par une aversion à l'encontre de la cruauté politique – les procès-spectacles, les confessions absurdes, le recours à la torture, le mensonge incessant...

Un philosophe français, Jean-Claude Michéa, a qualifié son plaidoyer pour la « common decency » d'« anarchisme tory ». Que vous inspire cette définition?

L'Orwell que je connais était plus proche du libéralisme bourgeois que de l'anarchisme tory. Mais il adhérait aussi profondément à un programme socialiste de nationalisation et de redistribution. Il s'est vraiment inquiété du magistère dédié aux intellectuels technocratiques dans la société socialiste à venir. Mais sa façon de prendre en charge ce souci, c'était sa défense d'une démocratie radicale. Et il n'avait certainement aucune sympathie envers la vieille classe dirigeante. Sa description des Anglais comme une famille dirigée par les mauvaises personnes trahit à la fois son sens de l'appartenance et son aspiration à mettre les bonnes personnes aux postes de contrôle. Ce n'est vraiment pas là un programme anarchiste.

Vingt ans après la chute du mur, quelle est la portée de 1984?

Nous pouvons, du moins pour le moment, estimer en avoir fini avec les formes nazies et communistes du totalitarisme. Mais nous n'en avons pas fini avec la « totalisation » de la politique. Nous ne sommes pas quittes de la tentation totalitaire dans ses versions religieuses, par exemple, de même qu'avec les élites prédatrices ou les tyrans populistes qui font semblant d'être de gauche. Orwell est toujours nécessaire. ■

Propos recueillis par ALEXIS LACROIX

À LIRE DE MICHAEL WALZER

Le Deuxième Âge de la critique sociale au XX^e siècle, éd. Métailié, 270 p., 20 €.

Sphères de justice, éd. du Seuil, 464 p., 19 €.

Guerres justes et injustes, éd. Folio-Essais, 376 p., 10 €.

De l'exode à la liberté, éd. Calmann-Lévy, 280 p., 17 €.